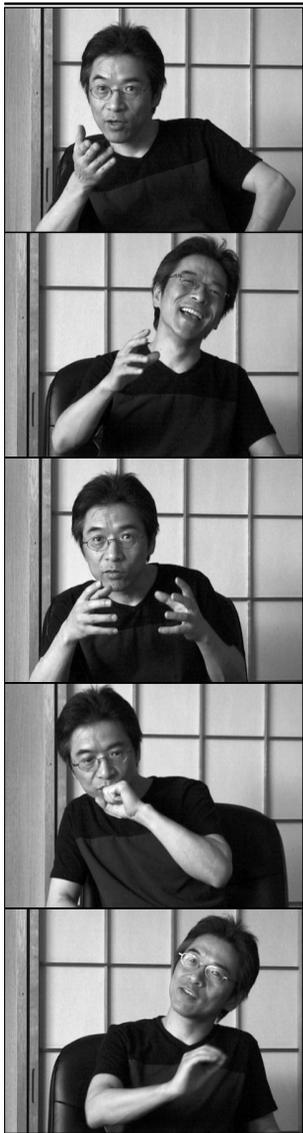


NISHITANI

Osamu

西
谷
修



À l'institut franco-japonais de Tokyo eut lieu un nouveau rendez-vous avec NISHITANI, le 9 juin 5202. La salle audiovisuelle étant occupée cet après-midi-là, d'Istria demanda au directeur de l'institut s'ils pouvaient s'installer dans son bureau pour réaliser l'entretien. Le directeur, lui-même philosophe, accepta.

D'Istria — Avant de commencer avec le questionnaire que je t'ai envoyé, je voudrais revenir sur une chose. Lors de notre dernier entretien à ton bureau, tu m'as dit quelque chose qui m'a beaucoup déconcerté, et j'aimerais que tu précises encore ce que tu voulais dire par là. Tu m'as dit : « La pensée ne sauve pas ». Alors je me pose la question : la pensée sauve-t-elle ou pas ? La position du salut suppose une perte première. Dès lors la question revient donc à celle-ci : y a-t-il une perte première ? Tu soutiendrais donc qu'il n'y en a pas.

NISHITANI — Oui, c'est ça.

D'Istria — Mais dans la mesure où tu as une pratique de la pensée, où tu

enseignes aussi, il me semble que, par rapport à la vie immédiate qui est une vie de pensées spontanées, par rapport au désordre intérieur de la vie spontanée, tu devrais être nécessairement conduit à considérer que la pensée délivre du désordre et du chaos, et qu'en ce sens, la pensée sauve. Nous sommes plus ou moins perdus dans le monde. Par rapport aux savoirs, par rapport aux agressions des organisations de la société, aux agressions des relations avec les autres ou de notre propre psychologie, nous sommes soumis à des attaques, à des possibilités de perte, perte de soi. L'organisation sociale est toujours plus ou moins oppressante pour les individus, qu'ils le ressentent nettement ou pas. Il y a également les oppressions internes qui sont les différentes pathologies ou les différentes interrogations mal posées qui peuvent nous ronger, nous broyer. Nous pouvons être attaqués par nos propres questions lorsqu'elles se posent mal. Toutes ces choses-là constituent des pertes potentielles. Nous pouvons être perdus de différentes manières. Alors par rapport à ces pertes, la pratique de la pensée, penser, essayer de formuler les choses un peu clairement, tenter de sortir de l'indistinction, cela constitue pourtant bien une possibilité de salut, une possibilité pour la pensée, par la pensée, d'être sauvé.

NISHITANI — Je ris parce que je ne pose pas les choses de la même manière que toi. Je dis que la pensée ne sauve pas parce que la pensée, ou le savoir, n'est pas un remède à telle ou telle maladie, mentale ou spirituelle. Ce n'est pas un remède. De temps en temps, on pense avec une motivation très privée, mais on ne pense pas pour chercher une solution à sa propre maladie, à son propre problème. On pense pour organiser le rapport entre soi et les autres ou la société. Penser, c'est faire une passerelle ou faire un nouveau passage entre ce que nous croyons privé et ce que nous croyons social ou les rapports avec les autres. Donc ce n'est pas un remède. J'enseigne, je pense et puis j'enseigne, oui, mais ce n'est pas pour sauver les étudiants, ce n'est pas pour sauver les gens, ce n'est pas pour donner un remède aux gens qui souffrent.

D'Istria — Mais c'est quand même pour ouvrir des possibilités, pour ouvrir des champs de pensée, pour donner de l'espace mental à tes étudiants ou à tes lecteurs.

NISHITANI — J'essaie de clarifier des problèmes. De temps en temps, on me comprend. Ou, par l'intermédiaire de ce que j'ai dit, on comprend quelque chose, et alors on commence à penser, les étudiants commencent à penser par eux-mêmes, ils commencent à vivre par eux-mêmes avec leurs perspectives qu'ils ont apprises au travers parfois de ce que je leur ai dit. Il n'y aucun remède là-dedans. Je crois que le salut, sauver quelqu'un, c'est une affaire de la religion. Et la religion n'est pas la pensée. La pensée, penser, c'est beaucoup plus pratique, socialement pratique. La pensée, ça sert à ouvrir une possibilité de vivre dans la société, vivre dans les rapports avec les autres, dans un champ ouvert, pas dans un cercle fermé, pas dans une communauté fermée. Le salut spirituel, le salut religieux, est une satisfaction dans un milieu fermé, dans un monde séparé, communautairement regroupé, mais cette communauté est restreinte. Alors ça permet un certain confort de l'existence, mais dans le fond ça fonctionne comme rejet. Penser, c'est beaucoup plus ouvert. Et penser, c'est risquer. Donc ce n'est pas un salut, ce n'est pas sauver les gens de leurs souffrances ou de leurs impasses. C'est plutôt faire marcher autrement, aider à trouver un chemin ... un chemin de temps en temps plus périlleux.

D'Istria — Il y a un aphorisme que l'on attribue à Epicure : « Nous devons travailler à notre guérison. » Dans le même registre, Nietzsche parle dans une note du « philosophe en tant que médecin de la civilisation ». Tu ne partages pas ces formulations ?

NISHITANI — Ah non. La métaphore de la médecine est déjà infectée profondément par la religion. D'ailleurs dans le christianisme, Jésus, c'est une figure médicale. Jésus est quelqu'un qui sauve, qui donne un remède, c'est un médecin. Dieu est médecin. Mais un penseur n'est pas un médecin. Tu sais, quand un remède est donné, il y a souvent un effet secondaire contraire, un effet pervers, par exemple si l'on prend un médicament pour calmer la fièvre ça fait mal à l'estomac... C'est pour ça que je crois que cette métaphore de la philosophie comme remède, c'est assez mauvais.

D'Istria — Mais Epicure, c'est trois siècles avant Jésus, il est considéré

dans l'histoire de la philosophie comme l'un des précurseurs du courant matérialiste, de l'athéisme. Je ne pense pas qu'on puisse interpréter cette phrase d'Épicure dans un sens religieux. Il y a une manière non religieuse de considérer qu'il y a une forme de désordre premier dans l'esprit humain, une forme d'incohérence première, de soumission première, et que ces choses-là doivent être combattues, et qu'elles doivent être combattues comme on combat une maladie.

NISHITANI — Cette manière de penser réparatrice, peu importe que ce soit matérialiste ou spiritualiste. Penser, chercher un savoir pertinent, ce n'est pas pour diriger les gens, ce n'est pas pour trouver des solutions. Au fond, je crois que penser ne sert à rien s'il y a une sphère de l'utilité dans les activités humaines. Quand on parle de la pensée comme quelque chose qui a un objectif à réaliser, moi je ne suis pas sûr qu'il y ait un objectif ou une fin pour la pensée. Dans le discours occidental, qui a l'habitude de se cadrer toujours dans la double postulation du sujet et de l'objet, quand on parle de la pensée, on pose un objectif pour un sujet pensant, une fin pour ce sujet pensant dans sa pratique de la pensée. Mais peut-être que penser n'a pas d'objectif. Penser est un processus de vie, c'est un aspect d'un processus de vivre. Il n'y a pas de fin pour cette pratique.

D'Istria — Quand tu dis « fin », cela a deux sens mais tu unifies ces deux sens. Une fin peut être un objectif ou cela peut être un terme, la cessation. Ce sont, je crois, deux significations qu'il ne faut pas confondre, car on peut concevoir un objectif qui n'ait pas de fin, pas d'arrêt. Si l'on dit que la fin, l'objectif de la pratique de la pensée est une autonomie de l'individu, est le développement de la capacité de penser par soi-même, c'est un objectif sans fin. Ce n'est pas parce la pensée n'a pas de fin, pas de cessation, qu'elle n'a pas d'objectif.

NISHITANI — Je prends ce terme de fin dans son double sens, je ne distingue pas.

[...] Tant que je me pose en sujet social déterminé, responsable dans cette société par rapport aux autres, j'assume cette responsabilité. Mais la pensée métaphysique, ça ne se pratique pas par un sujet socialement établi. Je suis très amateur de Maurice Blanchot et avec lui je pense que plus on est dans l'imper-

sonnel et plus on pense. Par exemple, mon premier livre et peut-être mon Livre, oui, dans mon Livre, il n'y a pas de sujet. « Moi », « je », ça ne figure jamais. Je peux réclamer la responsabilité pour ce livre comme auteur, mais je peux le laisser sans nom d'auteur, et je crois que ça fonctionne mieux dans le deuxième cas. Donc, une pensée pratiquée par un sujet socialement défini, établi dans le cadre de ce rapport au social, est une pensée utile, qui sert à la société. Mais peut-être que ce à quoi je m'attache, ce n'est pas cette sorte de pensée, c'est une autre dimension de pensée. Et donc, pour cette sorte de pensée, il n'y a pas de fin. Je ne sais pas pourquoi je pense. Mais ce que je peux dire au moins, c'est que je pense parce que je suis.

D'Istria — Tu dis : « je ne sais pas pourquoi je pense ». Bien. Mais est-ce que tu es d'accord pour dire que tu peux au moins savoir que tu penses pour accroître, pour augmenter ton sentiment de liberté ?

NISHITANI — Non. Catégoriquement, non. Ma pratique de pensée ne se fait jamais pour ma propre satisfaction, sur ma propre motivation privée. Dès que je suis là, ou dès que je suis pris dans le réseau communicationnel par la parole, je parle déjà, je pense déjà. Et je ne suis pas responsable de cette sorte de choses. En un sens, peut-être, les Occidentaux diraient de cette situation que c'est une situation d'abandon. Mais je réponds alors : qui nous a abandonnés ? Non, je ne dirais pas que c'est une situation d'abandon. L'abandon, c'est une notion du monothéisme. Tous les monothéismes commencent par le constat de l'existence originaire de l'humanité comme abandonnée. — Les juifs se prient comme abandonnés, exilés dans le désert. Jésus, abandonné même par dieu. Mahomet est un orphelin, rejeté sur la Terre, etc. — Notre existence sur la terre n'est pas selon notre choix. Il n'y a aucune intervention de notre volonté. Donc, être ici est d'abord passif. Mais il n'y a aucune raison de prendre cette situation comme une situation où nous serions abandonnés. Nous sommes toujours déjà mis dans le chemin de penser, chemin de parler, et c'est là le destin, si j'ose dire, des vivants parlants. Et donc, nous n'avons pas de rapport avec notre point de départ, c'est-à-dire que notre point de départ est toujours déjà effectué.

D'Istria — J'ai un peu de mal à te suivre. Ma question était de savoir si tu considères que ta pratique de la pensée sert à augmenter ta liberté, et tu m'as parlé d'abandon. Mais par rapport à ce que tu viens de dire là à l'instant, je suis d'accord avec toi pour dire qu'il y a une passivité première vis-à-vis de l'existence, on ne décide pas de naître. Néanmoins, on peut plus ou moins diriger notre propre existence.

NISHITANI — Ah oui, oui, oui.

D'Istria — Il y a des gens qui ne la dirigent pas, qui sont entraînés dans le cours des choses, entraînés dans les courants, dans les processus sociaux. Et il y a des individus qui décident au moins de certaines orientations. Le fait de diriger un petit peu sa propre vie, de ne pas être pris dans des courants, de résister, de résister à tout ce qui nous entraîne, cela constitue ce qu'on peut appeler une forme de liberté. Est-ce que tu es d'accord avec ça ?

NISHITANI — Oui, oui, c'est exact. Mais avant de chercher à augmenter la liberté, je pratique déjà ma liberté, donc ce n'est pas pour augmenter la liberté. C'est simplement effectuer la liberté. Si ce que je dis s'oppose à une certaine autorité, je n'hésite pas à me heurter à ça. C'est ma pratique de la liberté. Je ne veux pas forcer les autres à me rejoindre. J'espère que les gens me comprennent, mais je n'ai aucune intention de forcer les autres à me rejoindre. Je laisse la liberté aux autres comme je pratique ma liberté. Et je veux qu'il y ait une législation pour protéger cette sorte de liberté, cette liberté de parole. Mais peut-être que la liberté se pratique au-delà de ce niveau, au-delà de cette condition préservée par une législation. C'est-à-dire que même s'il y a une répression politique, on pratique la liberté de plusieurs façons.

D'Istria — J'ai un peu l'impression maintenant que la première question de mon questionnaire ne peut plus être posée, que tu y as déjà répondu au début de cet entretien, mais je te la repose quand même. Il existe une expérience qui peut se présenter comme un désir vital, comme une exigence supérieure à tout, comme une absolue nécessité mentale. Cette expérience consiste à se situer en dehors des activités courantes, en dehors des besoins immédiats, en dehors des activités sociales, en dehors

des échanges affectifs relationnels, en dehors du besoin d'amour, des nécessités d'amour, de la famille, en dehors de tous les savoirs constitués. Cette expérience consiste à se débarrasser mentalement de toutes les opinions que l'on a reçues et même à suspendre tous les savoirs. L'expérience consiste à essayer artificiellement de se débarrasser de tous nos présupposés, tous nos savoirs constitués. Après donc que tous les savoirs et tous les liens sociaux et affectifs et relationnels ont été mis entre parenthèses, cette expérience consiste à se demander : « À présent, placé mentalement dans cette situation-là de dénuement, de nudité, oui, on est dans cette nudité-là, placé dans cette position-là, avec quelles formulations je peux commencer d'avancer ? Une fois que j'ai supprimé tout ce qui habituellement me fait avancer, que je me situe hors de ces mouvements, dans une sorte d'immobilité ou dans une sorte de nudité, placé dans cette position-là, comment je commence à avancer, quelles sont les propositions qui me remettent en mouvement, qui me donnent l'impulsion pour avancer vers une certaine satisfaction ? » La question se résume ainsi : placé dans la position de cette expérience-là – non pas en tant que professeur, non pas en tant qu'intellectuel, non pas en tant que père de famille, mais simplement en tant qu'individu – vers quelles directions tu penses que tu peux orienter ta pensée ?

NISHITANI — M'abstraire de ces conditions sociales, existentielles ... je ne peux pas imaginer cette situation. Je n'ai pas l'habitude d'imaginer ce statut purement individuel. Si je me délivrais de toutes les conditions, de toutes les situations qui déterminent mon existence ... eh bien, je te l'ai déjà dit, je rêve simplement de vivre dans une île du sud, autour d'Okinawa, de passer du temps à vivre des poissons, des algues, et de laisser passer le temps, le temps qui se répète éternellement.

D'Istria — Mais est-ce que tu emporterais un livre de Blanchot ?

NISHITANI — Dostoïevski, oui, c'est possible. Je n'emporterais pas un livre de Blanchot, mais Dostoïevski oui, c'est tout. Et puis la Bible peut-être, ce serait intéressant. Parce que c'est très riche, toutes ces histoires des peuples, les querelles, les jalousies, les histoires d'affections, de pouvoir, oui c'est très riche. C'est un peu le même genre que Dostoïevski, non!?

D'Istria — J'ai quand même du mal à comprendre pourquoi tu ne reconnais pas cette satisfaction de l'écriture et de la pensée indépendante de tous les objectifs.

NISHITANI — Quand j'écris, ce que je ressens, c'est de l'étouffement, et puis de l'épuisement, puis parfois, si c'est réussi, une sorte de soulagement. Pour ceux qui se sont nourris de lecture dès leur enfance, et qui ont commencé à écrire eux-mêmes dès leur jeunesse, devenir écrivain, pour eux peut-être, il y a un grand plaisir d'écriture. Mais moi, je n'ai pas cette sorte d'expérience d'enfance.

D'Istria — Lorsque tu écris des textes, quand tu formules quelque chose qui n'existait pas auparavant, qui était dans une sorte de confusion, même si tu as des sentiments d'épuisement, il n'y a pas intérieurement la satisfaction d'avoir réussi à construire un objet de pensée qui nomme quelque chose ? Le fait de nommer quelque chose qui, avant, n'avait pas de nom, pas de formulation, n'existait que dans le silence de l'indistinction, cela représente toujours une satisfaction, il me semble. Et même sur une île déserte, on peut éprouver cette satisfaction, en avoir le désir ou le besoin ?

NISHITANI — Si je réussis à écrire quelque chose mais que cela n'est pas lu par les autres, cela n'est rien.

D'Istria — Ta propre satisfaction n'est rien ?

NISHITANI — Si je ne peux pas constater que les autres me lisent, s'il n'y a aucun moyen d'avoir cette sorte de reconnaissance, cette sorte de partage par les autres, alors je n'ai aucune raison d'être satisfait. La satisfaction de l'écriture, pour moi, ne vient que d'un partage. Si quelqu'un partage une certaine valeur de mon texte, ça me donne un peu de satisfaction. C'est donc parce que je constate que j'ai réussi à faire un pont, faire un chemin un peu différent pour établir une nouvelle relation avec le social. À part ça, je ne suis pas foncièrement écrivain, je n'ai aucun don pour ce métier. Moi, je suis plutôt ... j'ai rêvé d'être menuisier ou astronaute. Un travail manuel, ça m'aurait convenu. Mais le travail manuel n'est pas rentable dans notre société.

D'Istria — Je te pose la deuxième question de mon questionnaire. Il existe une expérience, semblable à la précédente mais appliquée à la politique. Cette expérience consiste à suspendre provisoirement tous les objectifs politiques de circonstances ou les objectifs d'urgence, et se demander : « Sur quelles propositions je peux fonder mes positions et mon action politiques ? » En d'autres termes si tu devais écrire, constituer, formuler, avec quelques autres, une sorte de manifeste de l'action politique, quelles seraient les premières propositions ? La dernière fois, nous étions parvenus à une première proposition qui était quelque chose comme ceci : il y a une pluralité de l'humanité et la politique est nécessaire pour reconnaître cette pluralité. Faisons un pas de plus. Quelle pourrait être la deuxième proposition ?

NISHITANI — La deuxième proposition, ce serait la dignité. La dignité est quelque chose qui fait vivre les gens même si leur vie est comme un lent suicide. Il faut écarter la soumission, la subordination, l'humiliation, la répression. Il faut empêcher cela pour nous autant que pour les autres. La dignité indique cela. Imposer un dirigeant politique qui convient à l'exigence économique-militaire des États-Unis, c'est une humiliation à l'infini, à l'extrême. Faire tomber d'avions les aides humanitaires à peu près en même temps que les bombes, c'est une humiliation inouïe. Pourquoi des Palestiniens se font sauter ? Je déteste ça évidemment, mais c'est peut-être parce qu'on a complètement détruit leur possibilité de vivre avec dignité. La dignité n'est pas une grande chose, cela n'est pas beaucoup. La dignité, c'est simplement parfois de pouvoir dire : « Je vis ici, je suis né ici, je suis content », ou bien : « J'ai beaucoup de mal mais je peux vivre, j'aime vivre. » En politique, il est nécessaire de garder la possibilité de pluralité, c'est-à-dire la distance et la séparation, car c'est cela qui nous permet justement de nous rapprocher. Et la reconnaissance de la pluralité permet à ce que chacun vive avec dignité.